L'observation participante est-elle un leurre ?

Yves Winkin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1983>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.1983

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1997

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Yves Winkin, « L'observation participante est-elle un leurre ? », *Communication et organisation* [En ligne], 12 | 1997, mis en ligne le 26 mars 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1983> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.1983

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

L'observation participante est-elle un leurre ?

Yves Winkin

- 1 Il s'agit d'étudier la communication en face à face (en présence immédiate les uns des autres). Une chose est de nommer les phénomènes ; une autre, de les observer, de les recueillir, de les décomposer en leurs éléments. Je fais ici allusion à la démarche scientifique classique des sciences de la nature. Mais cette démarche ne peut convenir aux sciences de l'homme. Vieille histoire. Nous savons bien que les bactéries n'ont jamais écrit de livres de bactériologie. Et que lorsque les hommes écrivent sur les hommes, ils écrivent sur eux, parmi eux. Mais très souvent au prix d'une coûteuse dénégalation : « je sais bien que j'écris sur les semblables, mais quand même, je vais faire comme si j'étais différent, le temps de ma recherche ». En d'autres termes, les sciences humaines ont très longtemps eu, et ont encore par moments, l'ambition de fonctionner sur le modèle des sciences de la nature : en travaillant en « laboratoire », en faisant des « expériences » (notamment en psychologie), en étudiant des « contenus » (fantasme de l'éprouvette), en établissant des modèles, des protocoles, des « machin-grammes » (chronogrammes, éthogrammes, etc.).
- 2 Mais la caricature est trop facile et l'alternative n'est pas simple. En effet, face à la démarche « positive », que pouvons-nous présenter ? Travaux dits « qualitatifs », vaguement phénoménologiques, vaguement autobiographiques, vaguement littéraires. Ici aussi, la caricature peut rapidement enfler. Mais le fait est là : la recherche en sciences humaines oscille entre ces deux pôles. Existe-t-il une tierce voie ?
- 3 Il me paraît que « l'observation participante » des anthropologues et des sociologues peut offrir une réponse originale à cette question. Elle permet de refuser à la fois de faire comme si nous pouvions nous retirer de l'espèce humaine lorsque nous l'étudions et de faire comme si la seule alternative était de l'ordre de l'introspection plus ou moins bien tempérée.
- 4 Il ne s'agit pas seulement d'observer la « scène », c'est-à-dire des lieux, des moments et des situations. L'éthologie humaine y réussit à sa façon, en prenant force notes, films et

photos. Il faut encore y participer, en manifestant un certain degré d'engagement à la fois dans les interactions mais aussi dans les actions du groupe ou de la communauté.

- 5 Pour moi, formé par des anciens de l'École de Chicago, l'observation participante était la méthode de recherche en anthropologie de la communication. Jusqu'au jour, pas si lointain, où je suis tombé sur l'article de Jeanne Favret-Saada, « Etre affecté »¹.
- 6 Pour moi, Jeanne Favret-Saada était l'exemple même de l'anthropologue qui avait travaillé par observation participante, dans le cadre de son étude de la sorcellerie dans le Bocage. Elle avait vécu de l'intérieur les phénomènes qu'elle décrivait, en vivant au sein de communautés paysannes. Or elle déclarait dans son article :

« Les anthropologues anglo-saxons prétendaient... pratiquer » l'observation participante ». J'ai mis un certain temps à déduire de leurs textes sur la sorcellerie quel contenu empirique on pouvait assigner à cette curieuse expression. En rhétorique, cela s'appelle un oxymoron : observer en participant, ou participer en observant, c'est à peu près aussi évident que de déguster une glace brûlante. »²
- 7 Étonnante prise de position, qui remettait en cause le fondement même de ma discipline d'adoption. Certes, il eût été facile de balayer la critique radicale de Favret-Saada en montrant que les exemples qu'elle prenait étaient anciens et ne pouvaient pas représenter l'anthropologie anglo-saxonne contemporaine. Mais j'ai préféré me poser à nouveau la question : l'observation participante est-elle vraiment possible ? Ne s'agit-il pas d'une dénégaration symétrique de celle qui fait vivre les chercheurs « d'en face » (les expérimentalistes qui pensent pouvoir observer de l'extérieur) ? Les anthropologues anglo-saxons et les sociologues de Chicago ne se disent-ils pas à trop bon compte qu'ils « participent » tout en observant, alors qu'ils sont tantôt sur scène (ils participent), tantôt dans la salle (ils observent et le font savoir), tantôt dans les coulisses (ils observent sans le dire) ?
- 8 Je voudrais tenter d'apporter deux réponses à cette question. L'une est de nature historique, l'autre est personnelle : elle s'appuie sur ma propre expérience de terrain.
- 9 La démarche ethnographique française est restée longtemps collective et nomade : des expéditions fortes parfois de plusieurs dizaines de personnes parcouraient de grandes distances pendant plusieurs mois, ne s'arrêtant dans les villages que le temps de collecter des paroles et des objets. Les ethnologues français étaient tels des voyageurs du XVIII^e siècle : ils cartographiaient les terres coloniales encore peu connues. C'est Griaule en Afrique, Lévi-Strauss au Brésil.
- 10 La démarche ethnographique anglo-saxonne s'est très vite (après Malinowski) individualisée et sédentarisée : l'anthropologue seul ou en couple se laissait glisser pour un an ou deux dans une communauté dont il essayait de partager la vie et les rythmes. C'est ce qu'on a appelé le paradigme « immersionniste » de l'anthropologie anglo-saxonne.
- 11 L'opposition entre « l'observation » française et la « participation » américaine ou anglaise est un peu facile ; il faut la brouiller en insistant d'une part sur le fait que les anthropologues anglo-saxons n'ont pas toujours autant participé qu'ils le proclament (on se souvient de la controverse autant de Margaret Mead interrogeant — d'après Derek Freeman — les jeunes filles Samoa depuis la véranda de la mission américaine) et d'autre part sur le fait que les anthropologues français contemporains sont bien loin de Griaule : il suffit de lire *Le cercle des feux* de Lizot ou *Les lances du crépuscule* de Descola pour s'en convaincre. Mais là n'est pas l'essentiel.

- 12 Ce que montre la tradition anglo-saxonne de l'immersion, c'est l'idée que l'on peut participer à la vie d'autrui — mieux : que l'on ne peut pas ne pas participer un tant soi peu à la vie d'autrui. L'observation est « naturellement » participante, par la présence même de l'anthropologue dans l'aire de vie de l'autre. Cette conception est bien illustrée par la réflexion sur les rôles du « field worker » qu'ont menée au début des années 50 les chercheurs rassemblés autour d'Everett Hughes à l'Université de Chicago :
- 13 « 1. Complete Participant : the field worker is or becomes a complete member of an in-group, thus sharing secret information guarded from outsiders.
- 14 2. Participant-as-Observer : the observer's activities as such are not wholly concealed, but are kept under wraps as it were, or subordinated to activities as participant, which activities give the people in the situation their main base for evaluating the field worker in his role.
- 15 3. Observer-as-participant : the observer's activities as such are made publicly known at the outset, and are more or less publicly sponsored by people in the situation studied.
- 16 4. Complete observer : the role of the « complete observer » is more imaginary than real or possible, because it would require the existence in society of a group, with provision for such a person, and such a state of perfect communication, such a void of « secrets », that is so rare as to have escaped our observation. »³
- 17 Le texte montre clairement que pour ces membres de l'École de Chicago, l'observation est toujours participante, puisque l'observation « pure » n'existe pas — ou du moins a-t-elle échappé à leur observation, comme ils disent. C'est cette vision de la participation non comme simple partage de l'espace et du temps, mais comme partage des « secrets » de la communauté étudiée qui me paraît caractériser l'observation participante de l'anthropologie anglo-saxonne.
- 18 Dans la démarche anthropologique française, le doute subsiste que l'altérité soit partageable : l'autre est trop différent, et l'on est soi-même trop complexe pour qu'il y puisse y avoir recouvrement, même partiel. On peut étudier la langue de l'autre, ses mœurs et même ses émotions, mais on ne peut y participer « intimement ». Affaire de pudeur, sans doute (et donc de formation culturelle préalable) mais aussi de conception du sujet humain.
- 19 Dans cette perspective, il est remarquable de voir Jeanne Favret-Saada citer, pour conclure sa démonstration de l'impossibilité de l'observation participante (et de la participation observante), une remarque de Paul Jorion : « l'anthropologie anglo-saxonne présuppose, entre autres, une transparence essentielle du sujet humain à lui-même »⁴.
- 20 C'est sans doute très vrai : on l'a vu dans le texte de Junker, le partage est inévitable entre les êtres. Mais ce qui me paraît encore plus intéressant, c'est de repérer là un des éléments de « l'ontologie implicite » (l'expression est de Favret-Saada) de l'anthropologie française, qui repose sur la présupposition inverse : l'opacité essentielle du sujet humain à lui-même. C'est ce que Jorion laisse entendre, c'est ce que Favret-Saada veut démontrer : l'opacité des sujets entre eux et envers eux est telle que si l'anthropologue veut explorer leurs relations, il doit se laisser « affecter » par elles, sans chercher à les comprendre, ni même chercher à les rapporter — encore moins chercher à les observer. L'observation détruit la participation ; la participation exclut l'observation. Lorsqu'on pose — principe français — que les sujets ne sont pas transparents. Lorsqu'on pose — principe américain — que les sujets sont transparents, l'observation participante est pleinement possible.

- 21 C'est là la conclusion de cette rapide excursion dans deux traditions de recherche anthropologique. Elle me permet de répondre une première fois à la question qui traverse cet article : les anthropologues anglo-saxons ne se grugent-ils pas ? Ne font-ils pas tantôt de l'observation, tantôt de la participation ? La réponse est déjà claire : dès le moment où les sujets sont posés comme transparents, l'observation ne peut être que participante ; elle ne peut que se dichotomiser dans le cas contraire, qui correspondrait plus à la vision du monde que la culture française véhiculerait.
- 22 Deuxième tentative de réponse, plus personnelle. Dans un texte publié en 1996⁵, j'évoquais une expérience quelque peu « douloureuse » au cours de laquelle j'achetais un, puis deux tapis à Meknès, en me demandant ce qui m'arrivait. Je garde dans mes archives un texte d'une vingtaine de pages, intitulé « Mais pourquoi ai-je donc acheté ce tapis ? ». C'est le récit, écrit juste après cette mémorable journée, de ma relation avec un « guide » qui me rabat successivement sur un marchand de tapis, sur un restaurant « typique » (trois couples européens), sur un bijoutier, sur une pâtisserie et, couronnement de l'expédition, sur un café « louche » où d'accortes demoiselles servent de la Heineken (les petites bouteilles vertes s'alignant rapidement sur le comptoir). Chaque fois que je relis ce texte, je me fais honte : comment ai-je pu être aussi naïf ? Mais chaque relecture me soulage : comme si j'évacuais ma honte peu à peu jusqu'à pouvoir, un jour, récupérer toute ma dignité. Mais ce n'est pas (seulement) pour cette raison que j'évoque ce texte ici.
- 23 C'est que l'expérience et sa relation écrite me paraissent constituer un bel exemple d'observation participante qui n'est ni une confirmation de Junker, ni une infirmation de Favret-Saada. En me faisant mener par le bout du nez, comme le premier touriste venu, plusieurs opérations étaient menées de front :
- 24 • je participais à la culture touristique internationale (combien de fois, d'ailleurs, des lecteurs ne m'ont-ils pas dit qu'ils avaient vécu la même expérience) ;
- 25 • je participais à la culture marocaine, dans le sens où j'incarnais un rôle connu au sein de celle-ci, celui du touriste étranger un peu niais ;
- 26 • je m'observais en train de participer, mais avec un léger décalage : je m'utilisais presque comme sujet d'expérience ;
- 27 • j'observais et enregistrerais mentalement les lieux, les acteurs, les mouvements autour de moi, :comme si j'étais capable de dissocier observation et participation.
- 28 L'écriture du journal, que j'ai ressentie comme une opération urgente et nécessaire, m'a permis de cristalliser très vite une masse de « données » qui sont d'habitude évacuées. J'étais très « affecté » par l'affront que je venais de subir et l'écriture fut littéralement cathartique. Pour Favret-Saada, l'affect bloque l'écriture (« dans le moment où on est le plus affecté, on ne peut pas rapporter l'expérience ; dans le moment où on la rapporte, on ne peut pas la comprendre ») ; pour moi, l'écriture a permis à la fois de conjurer l'expérience et d'en amorcer la compréhension et l'analyse.
- 29 Il faudrait d'ailleurs poursuivre cette réflexion sur les conditions de possibilité d'une observation « vraiment » participante en y incorporant une discussion sur les fonctions de la mise en écriture. Non l'écriture finale dont ont beaucoup parlé les anthropologues textualistes des années '80 (Geertz, Marcus, etc.) mais celle des « fieldnotes »⁶, qui saisit l'expérience juste après qu'elle ait eu lieu. L'observation devient beaucoup plus « participante » dès le moment où l'anthropologue opère un retour sur ce qu'il a perçu et fait remonter à la surface les éléments enfouis qui témoignent de la dimension participative de son observation. C'est un point sur lequel, à ma connaissance, les

sociologues de Chicago n'ont pas produit grand-chose. Pour eux, encore une fois, l'observation participante allait de soi, et l'écriture était un processus d'enregistrement « mécanique » de faits observés et vécus, non un mode de relation aux multiples usages.

- 30 Revenons à mon expérience marocaine. Elle me permet de répondre une dernière fois à la question de départ. Tous les « indicateurs de contexte », comme eût dit Bateson, disaient que j'étais en terre étrangère. Or, lorsqu'on étudie la communication immédiate sur la scène de la vie quotidienne, aucun élément ne permet ce décalage, qui permet à l'anthropologue de saisir des « différences qui font une différence », comme eût encore dit Bateson (pour définir la notion d'information). Il faut donc se donner des opérateurs permettant de voir avec acuité dans le brouillard de la monotonie quotidienne. Je dis ainsi à mes étudiants qui vont sur le terrain pour la première fois qu'ils doivent porter des antennes de Martiens : tout doit leur apparaître étrange sur la planète Terre. Ils doivent donc tenter de recadrer leur participation au monde pour pouvoir l'observer. C'est en cela que l'anthropologie de la vie quotidienne est difficile et que l'observation participante qu'elle s'impose est exigeante : pour faire du travail « à la Goffman », il faut à la fois une attention de tous les instants — il faut pleinement participer — et une capacité de désengagement instantané — il faut reculer légèrement pour observer.
- 31 L'observation participante n'est pas une fable méthodologique transmise de génération en génération d'étudiants. En anthropologie de la communication, elle est « opérationnelle ». Elle s'acquiert par incorporation de « stratégies de décalage ». Ainsi, la maîtrise flottante des œuvres de Goffman permet de voir autrement, tout en restant dans l'action. Les « antennes de Martien » aident également beaucoup, de même qu'une scénarisation permanente du monde à la Marx (Groucho, bien sûr) ou à la Tari. Toute expérience de terrain se cristallisant sur le papier par un travail d'écriture incessant, qui devient une assuétude aussi insupportable que gratifiante.
- 32 En matière d'étude de la communication de tous les jours, il me paraît donc qu'une tierce voie existe non seulement entre la démarche quantitative et la démarche introspective, mais aussi entre la définition transparente de l'observation participante proposée par l'École de Chicago et sa critique radicale par Favret-Saada. L'observation participante n'est pas un leurre — mais le positionnement qu'elle exige au sein du champ social n'est pas de tout repos.

NOTES

1. Jeanne Favret-Saada, « Etre affecté », *Cradhwa*, n°8, 1990, pp. 3-9.
2. Jeanne Favret-Saada, art.cit. p. 4
3. Extraits de « What Field Work Means » par Buford Junker, in E. Hughes et alii, eds., *Casts on Fit Id Work*, non publié, produit à l'Université de Chicago en 1951-52.
4. Paul Jorion, « Meurtre dans l'Université anglaise », *L'âne*, n° 21, avril-juin 1985.
5. Yves Winkin, « Le touriste et son double », in *Anthropologie de la communication*, Bruxelles, De Boeck, 1996, pp. 193-204

6. Cf Roger Sinjek, ed, *Fieldnotes : the Makings of Anthropology*, Ithaca, Cornell University Press, 1990.
-

AUTEUR

YVES WINKIN

Université de Liège, Section Arts et Sciences de la communication